

# Sur la Nature et la conduite des Humains

Des arguments de l'histoire et  
l'évolution de la « Pensée » sur  
ce qui pourrait faire  
« bien-être »

## Nature vs Culture, un retour dans le passé

Nous prononçons des mots sans connaître leur histoire, leurs sens premiers, puis leur évolution à travers les époques

La Nature (que chacun de nous connaît) peut-elle être assimilée à un objet ?

La Nature et la vie, une seule réalité ?

L'humain être de Nature ou de Culture ?

L'humain vice-roi de la Création divine

La Nature comme source de connaissances et d'autorité

## Des questions que l'on ne se pose pas (plus) habituellement

Quelle est la « nature » de l'Humain ?

Comment penser cet état de Nature et à quoi il  
s'oppose ?

Autonomie et aliénation, un couple inséparable ?

Le réenchantement du Monde, comme avenir de  
l'humanité, mais à quel prix ?

Nature versus Culture, un dualisme aux conséquences  
problématiques ?

Bien-être ou bien-vivre (ensemble ?), comme finalité  
ultime : préserver la vie et non l'économie, mais où  
trouver les sources ?

## A la recherche de la loi naturelle...

« Les philosophes qui ont examiné les fondements de la société ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme dans cet état la notion du juste et de l'injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile.

D'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendaient par appartenir ; d'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus faible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité et de gouvernement pût exister parmi les hommes. »

(Extrait du Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes de JJ Rousseau)

## Un point de départ, les enseignements d'Aristote

« Toute activité conforme à la nature humaine étant nécessairement accompagnée de plaisir, la valeur de nos plaisirs a pour mesure immédiate, la valeur même de nos activités ». Un être ne l'est vraiment que s'il agit !

*Το πιο δίκαιο είναι το πιο ωραίο απόλα και η υγεία το πιο ευάρεστο, κι από τη φύση το πιο ευχάριστο το να βρει κανείς εκείνο που αγαπά (Epigramme de Delos)*

L'eudémonie, ce que nous pouvons assimiler à une forme de bien-vivre, n'est atteint que par une vie conforme à notre nature, en acquérant les vertus (ex. modération, prudence...), dans une quête de perfection de son être (αριστεύειν).

Ce qui frappe chez Aristote est son insistance sur la nécessité de distinguer passions, vertus et raison, les vertus étant présentées comme des habitudes, acquises par l'éducation et l'entraînement et non par le raisonnement.

Les vertus sont donc susceptibles de mener sur la voie du Bien, ce qu'exprime l'eudémonie, premier proxy du bien-être.

## D'autres philosophies explorent des voies différentes

Il ne s'agit pas d'approfondir les différentes écoles de pensée, mais plutôt de voir par quel moyen les philosophes aboutissent à la *vie bonne* et comment celle-ci est présentée.

Epicure, bien incompris (mauvaise compréhension de l'hédonisme), nous propose deux principes : l'aponie, ou l'absence de douleur corporelle et l'ataraxie ou absence de troubles de l'âme. Ceci se fait en poursuivant les plaisirs adéquats et non les plus faciles. Si c'est bien une apologie du plaisir, ce n'est en rien un appel à la débauche, comme le pensent certains.

Comme Epicure les stoïciens ont également enseigné la recherche de l'ataraxie, mais par des voies différentes, p.ex. en recherchant (et en poursuivant) ce qui dépend de nous (jugement, impulsions, désir, aversion, en un mot, tous nos actes) et non ce qui ne dépend pas de nous (corps, possession, réputation..., selon Epictète)

Il y a donc bien des façons de promouvoir la vie bonne...

## Mais, il existe différentes conceptions de l'Homme et de sa nature

Il ne s'agit pas ici de se lancer dans de longues considérations philosophiques, en partant de l'antiquité

Il suffit de remarquer que « l'animal politique », doté d'entendement, a été au cœur de théories sur la nature de l'Homme, mais est-ce un Homme idéalisé, un concept en quelque sorte, ou est-ce que les théories se basent sur l'expérience ?

Philosophes et moralistes ont suivi les deux démarches et nous ont proposé des « anthropologies » bien diverses et des préceptes concernant les manières de mener des existences vertueuses

En définitif, qu'est-ce que les humains devraient accomplir sur Terre ? Serait-il possible de définir un « programme » propre à l'espèce ? Nous retrouvons ici la possibilité de se donner une finalité, ouverture vers le progrès ou l'espérance

## Thomas Hobbes et sa vision très pessimiste...

*« La plupart de ceux qui ont écrit touchant les républiques, supposent ou demandent, comme une chose qui ne leur doit pas être refusée, que l'homme est un animal politique, [en grec dans le texte] selon le langage des Grecs, né avec une certaine disposition naturelle à la société. Sur ce fondement-là ils bâtissent la doctrine civile; de sorte que pour la conservation de la paix, et pour la conduite de tout le genre humain, il ne faut plus rien sinon que les hommes s'accordent et conviennent de l'observation de certains pactes et conditions, auxquelles alors ils donnent le titre de lois. Cet axiome, quoique reçu si communément, ne laisse pas d'être faux, et l'erreur vient d'une trop légère contemplation de la nature humaine. »* (Extrait de la section II du chapitre I de son œuvre *De Cive*)

Hobbes nous parle de la tendance spontanée des hommes à se nuire les uns les autres, ce qui est fort éloigné du principe de  $\Phi\iota\lambda\iota\alpha$  (amitié), qui conduit « naturellement » les hommes à s'associer, conception proposée par Aristote et reprises par les philosophes jusqu'au 17ème siècle.



# Attention aux conceptions idéologiques sur la nature humaine...



THOMAS HOBBS (1588-1679)

*"...No Arts; no Letters, no Society, and which is worst of all, continuall feare, and danger of violent death; And the life of man, solitary, poor, nasty, brutish, and short." 1651*



JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778)

*"...nothing is more gentle than man in his primitive state, as he is placed by nature at an equal distance from the stupidity of brutes, and the fatal ingenuity of civilised man." 1754*

## Des visions irréconciliables selon JJ Rousseau

« ...tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes et des lumières funestes de l'homme civil, et borné également par l'instinct et par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. »

« ...ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme... »

## Vita activa et vita contemplativa

Nous devons encore remonter à l'antiquité pour explorer le sens de la « vie bonne ». Se placer dans la communauté de la Grèce classique, nécessite d'abandonner nos conceptions « modernes ».

A cette époque il y avait une nette séparation entre sphère **privée** (la famille) et sphère publique (la polis ou cité). Elle figure un virage, par rapport aux préoccupations liées à la survie au quotidien (le labeur), nécessitant efforts et pouvant occasionner des **privations**

Seuls ceux qui avaient surmonté ce besoin pouvaient accéder à la *Polis* et devenir pleinement citoyens, pouvant exercer ce qui est propre à l'humain accompli, parole et actes, activité la plus noble et pouvant conduire à l'eudémonie

Cependant, la capacité à accéder à une vérité supérieure, n'était accessible qu'aux philosophes par la  $\Theta\epsilon\omega\rho\iota\alpha$  (théorie), un acte de contemplation, d'où la supériorité de la *vita contemplativa*, où prédominait l'introspection et la Parole

# L'opposition entre sens et pensée, corps et esprit

Protagoras disait que l'Homme est la mesure de toute chose, considérant que nos sens sont premiers

A l'inverse, Platon fait dire à Socrate dans le **Phédon**, « [...] *Tant que nous aurons notre corps et que notre âme sera embourbée dans cette corruption, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, c'est-à-dire la vérité. Car le corps nous oppose mille obstacles par la nécessité où nous sommes de l'entretenir, et avec cela les maladies qui surviennent troublent nos recherches* ».

De fait, la contemplation est restée l'outil privilégié pour atteindre la vérité, obtenue par révélation divine dans la tradition chrétienne, nos sens ne pouvant que nous tromper...

Un renversement s'opère avec la découverte de Galilée : un artefact fabriqué par l'Homme (le télescope) vient corriger, à la fois « l'erreur » de nos sens (le géocentrisme), mais aussi celle du Monde « contemplé » des penseurs (le doute de Descartes)

La Science émerge comme un projet différent, élargissant notre horizon humain, en s'exprimant au delà du Monde quotidien...

## La nouvelle primauté de la *vita activa*

Si ni nos sens, ni notre pensée ne suffisaient pour aborder le Monde, étendu maintenant à l'Univers, la Science devient un nouveau projet, celui qui privilégie l'action, au travers d'hypothèses démontrables (ou falsifiables) par l'expérience

La *vita contemplativa* et, de ce fait, la philosophie, devient seconde, subordonnée, par rapport aux nouvelles connaissances; elle passe au second plan (la métaphysique prend un sens péjoratif)

La *vita activa* (priorité à l'action) devient règle, mais dans quelle finalité ? Est-ce pour augmenter notre bien-être ?

Surtout, la Science a produit ses propres divisions (les disciplines), chacune abordant des « visions » différentes et réductrices de la réalité que nous ne pouvons aborder qu'au travers de la métaphore de la carte et du territoire

Sommes-nous aujourd'hui dans une nouvelle phase, celle de l'interdisciplinarité, comme croisement des regards, pouvant faire émerger une vision plus cohérente ?

## La liberté, une notion évolutive

Selon l'ancien système, la liberté n'était acquise que par le droit d'entrer dans la *Polis*, ce qui nécessitait d'avoir surmonter la vie de labeur, la quête pour la subsistance. La sphère publique (politique) était réservée aux happy few et ne se concevait que comme désintéressée ! Pour les stoïciens, il ne fallait pas se fourvoyer dans des tentatives de poursuivre ce qui ne dépend pas de nous (y compris les distinctions et honneurs, considérés comme vaines)

Mais la civilisation romaine a instaurer « le social », ni privé comme la vie domestique, ni vraiment public. Le sens des divisions change progressivement. C'est avec le 18<sup>ème</sup> siècle, la révolution industrielle et l'émergence des Etats-Nations qu'un nouveau chambardement intervient. Il y a la division du travail, les expropriations (la Réforme n'est pas innocente) et le capital comme nouvelle entité, possédée par de nouvelles « classes », qui conduisent à de profondes restructurations « sociales »

## La liberté, au cœur des Lumières britanniques

Il est courant de considérer qu'il n'y a pas eu de révolution en Angleterre. C'est faux, Cromwell et sa révolution puritaine (une influence religieuse ?) est intervenue un siècle plus tôt et a laissé des traces.

Le libéralisme s'est posé comme mouvement progressiste, soutenu par la bourgeoisie « éclairée », contre le joug de l'Eglise, qui dominait alors toute la vie intellectuelle. Mais, l'initiative privée deviendra progressivement une idéologie, quitte à « oublier » les écrits des pères fondateurs comme Adam Smith.

Pour les néolibéraux (Hayek, Friedman) il s'agit de libérer l'initiative privée de tout contrôle (notamment étatique, donc public) et même considérer toute contribution de la société civile, comme entrepreneuriat...

Comment défendre une société faite que de droits individuels égoïstes (privés), sécurisés contractuellement ?

# La tragédie des communs et l'individualisme méthodologique

Le texte de G. Harding (La tragédie des communs) est encore aujourd'hui enseigné par des économistes « orthodoxes »...

La thèse principale consiste à reconnaître l'impossibilité de gérer des ressources communes (des stocks de pêche par exemple) par des individus qui poursuivent chacun leur intérêt propre.

Ceci suppose de faire un trait sur l'histoire, qui montre que des communautés humaines ont depuis la nuit des temps créé des institutions informelles et ont su gérer (plus ou moins) efficacement les ressources naturelles.

Il faut aussi effacer notre passé évolutif (biologique) d'espèce coopérative, ce qui nécessite de nier des « qualités naturelles » comme la générosité, l'altruisme, la compassion, notre tendance à se porter au secours du plus faible

Comment alors laisser une liberté aux humains, susceptibles de faire n'importe quoi ? Hobbes répond avec sa conception d'un appareil d'état (despotique) vu comme un monstre mythique, le Leviathan !



# Revenons au lointain passé, d'avant l'Histoire

Bien-être, santé et la  
transition néolithique

## Evolution et adaptation, quelle place de la recherche du bien-être ?

Intuitivement, nous considérons que l'Humain, au delà des réponses qu'il est amené à tester pour surmonter les contraintes imposées par son environnement, ne peut que rechercher l'amélioration de son bien-être et, éventuellement de sa santé.

Rajoutons que nous restons influencés par des siècles d'idéologies utilitaristes et d'attachement à une nature humaine purement rationnelle.

Nous essayerons donc d'analyser les données à notre disposition, en commençant par le registre archéologique, afin de vérifier si le bien-être a eu une place dans les choix de trajectoires.

## De quels éléments peut-on disposer ?

Introduisons le principe du budget énergétique, en termes de coût pour obtenir les ressources indispensables pour la survie.

La comparaison des deux modes de vie, entre les premiers cultivateurs sédentaires et les chasseurs-cueilleurs devient théoriquement possible, par une reconstitution de leur budget énergétique.

Il faut admettre de nombreuses sources d'incertitudes, y compris les conditions climatiques changeantes. Les données anthropologiques depuis le 19<sup>ème</sup> siècle, portant sur l'observation directe de peuples autochtones, y a beaucoup contribué.

Le verdict donne l'avantage aux chasseurs-cueilleurs, ce que confirme une autre approche qui a porté sur le temps libre disponible (en moyenne) selon le mode de vie.

## Que nous dit l'examen des squelettes dans les sépultures

L'augmentation de la proportion de squelettes immatures (plus jeunes), associée à la sédentarisation, confirme la probable transition démographique, devenue possible par l'abandon du nomadisme.

Le raccourcissement du délais entre les naissances (4 ans chez les nomades) à pu être associé à une mortalité infantile et maternelle supérieure.

La paléopathologie a cherché des stigmates de pathologies sur les squelettes, avec quelques données sur de possibles carences, sans toujours pouvoir conclure.

En tout état de cause, on ne peut parler d'amélioration de l'état sanitaire, attribuable au nouveau mode de vie. c'est plutôt le contraire.

## Modifications de la palette des ressources alimentaires

En premier lieu, constatons que les chasseurs-cueilleurs, comme le montre les restes alimentaires dans les fouilles archéologiques, disposaient d'une palette composée de plus d'une centaine d'aliments différents, végétaux et animaux. Ils consommaient des graines, des baies, des fruits, des glands, des tubercules, voire des feuilles et tiges... Tous n'étaient pas prisés pareil, certaines sources représentant des aliments de repli, en cas de disette.

Avec la montée des sources amidonnées, il y a apparition de caries dentaires. Surtout, l'agriculture et l'élevage, de par le nombre limité d'espèces domestiquables, fait que progressivement la palette s'est retrouvée singulièrement restreinte. Jared Diamond estime qu'aujourd'hui nous obtenons plus de la moitié des protéines végétales, à partir de 5 céréales, blé, orge, maïs, riz et sorgho, douze espèces de végétaux constituant l'essentiel de notre alimentation (je ne parle pas de légumes et de fruits).

## Quelques données et hypothèses raisonnables

La sédentarisation a augmenté la promiscuité, facilitant la transmission de maladies infectieuses.

De plus, les nouveaux modes de vie, avec le stockage de ressources alimentaires au sein des logements, les a exposé aux germes dont étaient porteuses les espèces attirés par les réserves, notamment les rongeurs.

De nouveaux contacts avec des réservoirs de germes seront occasionnés au moment de l'introduction de l'élevage, tous arrivant sur des terrains naïfs du point de vue immunologique (pas de défenses), avec apparition de nouvelles maladies, cette fois clairement attestées.

Le choix du nouveau mode de vie apparaît clairement comme coûteux du point de vue sanitaire.

## Concentrations urbaines et conséquences

L'augmentation de la surface des villes et leur typologie a progressivement favorisé les contacts, en situation de promiscuité et a amené les conditions propices aux explosions épidémiques.

Une des premières de l'histoire est rapportée par Homère. Elle aurait touché la ville de Mycène, au temps de l'expédition vers Troyes (2ème millénaire AC).

La mieux connue, décrite en détail par l'historien Thucydide, est celle de 430 AC, qui frappa la ville d'Athènes, pendant les guerres du Péloponnèse et qui précipita sa chute. Athènes disposait de fortifications, considérées imprenables. Le siège de la ville par les spartiates a nécessité d'amener toute la population derrière les remparts, réunissant les conditions pour l'épidémie qui a causé la mort de milliers d'hommes en armes et du leader charismatique des athéniens, Périclès. Les commentateurs évaluent à des dizaines de milliers les victimes civiles.

## Epidémies, causes et conséquences

Les épidémies ont profondément influencé l'évolution biologique, socio-culturelle, économique, politique et démographique des populations humaines en laissant des traces durables dans les esprits et dans les mœurs.

La peste noire, au 14<sup>ème</sup> siècle, a conduit à la perte de 30-50% de la population européenne, plus dans les villes que la campagne.

Leur émergence serait plutôt associée à des périodes de disette et de conflits (la peste noire est intervenue pendant le petit âge glaciaire).

Des épidémies de choléra s'observent dans les grandes villes, Londres et Paris, au cours du 19<sup>ème</sup> siècle et ont suscité l'émergence du mouvement hygiéniste.



## Quelques conclusions prudentes

Nous mobilisons aujourd'hui des idées et concepts, sans prendre la peine d'examiner les conditions historiques de leur émergence et leur évolution

L'évolution culturelle, contingente, nécessite d'articuler de nombreuses sources (disciplinaires) pour l'aborder. Surtout, nous négligeons ces redéfinitions radicales de concepts centraux, comme la liberté, l'intelligence, le bien-être, en considérant que « les choses sont ainsi », sans prendre la peine de les associer aux conditions et événements qui les ont rendus possibles.

Retenons ici la contradiction qu'a introduit la définition de la santé par l'OMS, qui assimile un objet normé (la santé), à un autre, absolument non normalisable (le bien-être)

Gardons-nous aussi des « croyances » idéologiques qui ponctuent notre sens commun, au sujet des qualités de l'humain et les prescriptions morales qui vont avec

## Trois perspectives à ne pas confondre

1) **Psychologique** : il est question de schémas mentaux... que nous devrions rechercher dans notre tête

2) **Psychosociale** : elle offre une double vision de l'expérience psycho-sociale que nous chercherions à objectiver (observée) ou l'expérience de la vie en société et comment elle est « incarnée » (racontée)

3) **Biologique** : portant sur le corps détaché de l'esprit ; nous pouvons nous contenter de fonctions perturbées, à corriger

Souvent la santé se limite au corps (santé physique) et à l'esprit (santé mentale) ; pour atteindre le bien-être on ne peut faire de distinction

# La quête du bien-être

Ou, la nécessaire  
transformation de la Société

## De la Nature à la Conduite Humaine

Nous pouvons raisonnablement abandonner la recherche de notre Nature, au profit de l'examen de notre Conduite. Retenons simplement cette force (ou élan) vitale, en marge de notre conscience, qui fait que l'on formule des désirs, que nous élaborons des projets et que nous poursuivons des finalités auxquelles nous accordons de la valeur

Revenons d'abord sur la place de l'action, la valeur de nos actes qui nous procure du plaisir comme chez Aristote, ou la qualité d'agent libre qui définit notre humanité, comme le dit JJ Rousseau

Etre agent signifie être capable d'agir (une potentialité) ou encore faire arriver quelque chose intentionnellement. Ce pouvoir d'agir, sous-entendu en autonomie (autos=le soi et nomos=règle ou loi), signifie être en mesure de produire ses propres règles, afin d'atteindre une fin

## Mais être agent est-il une entreprise solitaire ?

Pouvons-nous imaginer conduire une action en isolement (en marge de la société) ?

Etre agent signifie revendiquer l'initiation d'une « nouvelle » chaîne causale

Peut-on la concevoir sans contribution ou aide extérieure (famille, éducation, amis, alliés...) ?

L'action n'a de sens que dans l'interaction, au sein du tissu de relations (sociales)

S'il y a agent, il y a automatiquement « patient »

Peut-on postuler leur substituabilité ?

Nous retrouvons le problème d'une société constituée d'individus -> une sous-théorisation du concept

## De la singularité à la pluralité

Si la qualité d'agent libre nous distingue en tant qu'humains, nous lui conférerons cette primauté en tant qu'universalité caractéristique, un principe d'unité

Il y a par contre un pendant, comme le dit Hannah Arendt : « *La pluralité est la condition de l'action des humains car nous sommes tous les mêmes, c'est-à-dire humains, mais d'une manière telle que personne n'est identique à tous ceux qui vivent, ont vécu ou vivrons dans l'avenir* ». La pluralité devient le second principe qui caractérise l'humanité

La reconnaissance de cette pluralité a des conséquences, en particulier sur la co-existence de multiples « visions » de la « réalité », dans le champs social (ou collectif). Les controverses et conflits forment l'état par défaut ! C'est par la confrontation, l'argumentation, la négociation, qu'émerge un compromis, les multiples subjectivités devenant inter-subjectivité

## Définir le champs social, une tâche bien difficile

Notre sens commun nous conduit à croire que le champs social relève de l'évidence. La Sociologie tente de nous apporter des connaissances sur ce qui fait société, mais de multiples théories concurrentes s'affrontent. Celle-ci est une discipline récente (fin du XIXème) et a connu une histoire aussi mouvementée que d'autres SHS.

*« [...]...on a l'impression que c'est une discipline qui par l'effort de réflexivité qu'elle apporte sur les autres, en même temps, implique celui qui la produit dans le champ même qu'il est en train de décrire et que, par là, elle n'est pas facile à vivre non seulement parce qu'elle renvoie aux autres une image que peut-être ils ne supportent pas mais aussi parce qu'elle implique celui qui la produit dans l'analyse elle-même. »* citation de l'historien R. Chartier, parlant de la sociologie

Il nous faut donc poser quelques bases pour poursuivre notre exploration du bien-être

## Agents et systèmes sociaux

Si on attribue aux humains la qualité d'agents (une certaine autonomie d'action, une marge de manoeuvre), il nous faut comprendre en quoi consiste l'agentivité ou leur capacité à agir. Les individus et leurs groupes, sont tout autant acteurs de leur vie (avec des limites) et, de ce fait, producteurs de systèmes sociaux, en même temps que produits de ces systèmes sociaux.

Les relations vont (une fois de plus) dans les deux sens (elles sont dialectiques) et devraient nous conduire à abandonner la pensée linéaire et l'unidirectionnalité des mécanismes causaux :

*A produit B qui engendre C, etc.*, même si nous précisons les conditions externes à chaque fois.

Il nous faut incidemment questionner la notion de progrès (continu) que le positivisme de la fin du XIXème a gravé dans nos esprits. Le caractère contingent de l'évolution (naturelle et culturelle) nous y oblige, les changements (surprenants) des trajectoires historiques aussi !



# Une mise en perspective des déterminants de l'agentivité

Les déterminants doivent être considérés en fonction de notre conception de la « conduite » humaine, qui peut se retrouver dans nos théories psychologiques, sociologiques et biologiques ;

Il en découle des considérations sur les apprentissages ou la formation des caractères (éducation), mais aussi le respect d'aspects adaptatifs qui proviennent de notre biologie, y compris notre passé évolutif (notre biais cognitif vers les causes, p.ex.) ;

Les neurosciences modernes nous apportent une série de connaissances sur nos fonctions cognitives, nos mémoires, l'accumulation de « recettes » pratiques pour subvenir au quotidien, susceptibles d'évoluer avec le temps et l'expérience (ce que nous appelons culture) ;

La place qu'occupent nos émotions devrait nous conduire à réviser notre compréhension de ce qu'est la rationalité, mise à mal par des siècles d'exploration par des philosophes et moralistes

## De la poursuite des fins au respect de la norme

Si nous suivons les propositions d'Aristote, l'action se justifie par la fin (ou le but) à atteindre ; elle n'a pas d'autres justifications , elle ne fait pas référence à des règles externes à l'agent (origine de l'action) ;

Ce n'est que plus tard que des systèmes de règles externes à l'individu, mais émanant du champ social (ou d'autres sources comme les religions), que des règles morales s'instituent, générant des obligations ou des « devoirs » ;

La question se pose alors, *QUI* établit, *QUI* promulgue et *QUI* applique les règles, ce qui nous ramène cette fois à la gouvernance ;

Si nous devons associer désormais la poursuite du bien vivre, dans le respect des règles, comment se prémunir de dérives attribuées à des formes de domination (les règles sont établies par ceux qui disposent de plus de pouvoir), qui viendraient affecter le sentiment de justice ?

## Principes moraux : l'exemple de la Règle d'or

Sans rentrer dans le détail des travaux philosophiques, notamment au siècle des Lumières (p.ex. Kant, qui faisait suite à Confucius, Socrate ou la Bible), essayons de voir comment une simple règle (qualifiée de Règle d'or par les philosophes), vient à notre secours ;

Si nous utilisons le qualificatif d'agent, comme dépositaire d'un pouvoir d'agir et donc à l'origine de l'action, on peut aussi définir comme « patient », celui qui subi les conséquences de celle-ci ;

La Règle d'or stipule l'équivalence (on pourrait aussi dire la substituabilité) entre agent et patient. Ceci nous mène à la formulation courante qui nous invite à ne traiter un autre que comme l'on accepterait qu'il nous traite !

Le corps social ne peut se comprendre que comme **ensemble relationnel** (et pas seulement d'individus), ce qui nous conduit à donner un contenu à la *liberté* qu'est le pouvoir d'agir, avec des limitations relatives aux conséquences pour les autres.

## Vertus, coutumes et habitudes

Le fait que nous soyons dotés d'un entendement, d'une réflexivité et d'une rationalité (l'animal pensant de Descartes), a mener à diverses théories, qui dans la conception populaire tend à privilégier notre **raison**.

Pourtant, nous sommes avant tout des êtres d'habitudes, attachés à nos routines, que nous accomplissons sans nécessairement réfléchir.

Aristote insistait déjà sur le fait que les vertus ne sont que des habitudes acquises par l'éducation et l'entraînement.

Le pragmatiste américain John Dewey parle de coutumes. Il discute de la nature objective ou subjective des propositions morales. Il nous dit qu'elles sont principalement objectives et il ajoute « *Car la volonté signifie en réalité des habitudes et ces habitudes incorporent un environnement. Elles sont des ajustements **de** l'environnement et non **à** celui-ci. En même temps il y a des environnements, d'où la volonté, les dispositions sont aussi plurielles* ».

## Des mœurs et des contextes

Je propose d'adopter la notion **d'habitus**, qui selon Bourdieu, à l'échelle individuelle peut être exprimé par le tempérament, à l'échelle collective par les mentalités (ou les mœurs), catégorie qui reste à construire, si nous voulons l'appliquer dans des travaux empiriques.

Bien évidemment, un habitus s'exprime dans un contexte donné, que nous appellerons **espace social** ou, dans certains cas, **champ**, qui lui même a une histoire et dépend de paramètres physiques, socio-démographiques ou culturels.

Sans donner un contenu précis à ces catégories, il nous faut trouver le moyen de les renseigner, par exemple avant et au cours des enquêtes de terrain, si nous voulons intervenir dans le champs social

*« Par la il [l'habitus] est le fondement d'une collusion **implicite** entre tous les agents qui sont le produit de conditions et de conditionnement semblables..., de ces manières d'être et de faire, chacun trouvant dans la conduite de tous ses pareils la ratification et la légitimation ("ça se fait") de sa propre conduite qui, en retour, ratifie et, le cas échéant rectifie la conduite des autres »*, nous dit P. Bourdieu

## Confiance et réciprocité

Le titre est un pléonasme, lui-même porteur de sens

La confiance n'a de sens que si elle est partagée

Elle est constitutive du lien social

Une communauté peut être comprise comme un espace de confiance et de réciprocité

Peut-on aujourd'hui étendre cette compréhension au « corps » politique, à quelque échelle que ce soit ?

Une Société ne doit-elle pas être jugée de part la qualité, la densité ou la diversité des liens qui s'y tissent, se manifestent et non à une conformité ?

Pouvons-nous réfléchir aux conditions de possibilité d'une confiance constitutive de communauté(s) et, en particulier, face au sentiment de domination et les inégalités ?

## Il faut retrouver le sens de la démocratie

La quête de la « justice » nous a conduit à admettre la situation « conflictuelle » comme état-par-défaut au sein du corps social et qui appelle à concevoir des « mécanismes » pour atténuer ou résoudre ces situations (un état dynamique). Ne serait-ce pas le sens même de la démocratie, particulièrement pour les « communs » ?

Ne faut-il pas s'écarter (vigoureusement) des errements de l'individualisme méthodologique, soit une société faite d'individus indépendants, poursuivant leurs propres intérêts ?

Première proposition : le fait de définir comme principe le pouvoir d'agir, au niveau individuel, ne devrait pas occulter le fait que celui-ci a du sens au niveau collectif : la visée d'une *vie bonne*, pour et avec les autres (l'humain est une espèce coopérative)

Deuxième proposition : le respect de la diversité (pluralité) relève-t-il seulement du domaine déontologique, alors qu'elle pourrait apporter un avantage en termes de potentialités pour l'action (pensez à l'analogie avec la biodiversité)

## Des derniers avertissements

Si nous disposons tous d'un modèle du monde, la question se pose concernant les valeurs, les normes et régulations, les principes et les objets : appartiennent-ils à des domaines séparés, distincts ou font-ils partie intégrante du déroulement normal du processus de la vie ?

Si l'on pose une séparation entre la disposition intellectuelle et la formation/acquisition des habitudes on ne peut que refuser la continuité entre la Pensée et la Nature.

N'oublions pas que la pensée dominante identifie le progrès à un mouvement unidirectionnel, la spontanéité aveugle à la liberté et, avec la sacralisation de l'individualité ou, pour d'autres, le retour à notre nature, apporte une confusion entre habitudes et pulsions.

La « conscience », qu'elle soit vue comme un flux ou des représentations spéciales qui envahissent notre pensée, exprime des fonctions des habitudes, les processus de formation, leur opérations et, à un moment donné, leur interruption et leur réorganisation.



## Une vision de l'humain, doté d'un ensemble de capacités

Par capacités on entend aussi des pouvoirs-de, ce qu'Amartya Sen et Martha Nussbaum nomment des capabilités et qui nous permettent d'être et d'avoir...

Je prendrai appui sur ceux évoqués dans l'œuvre de Paul Ricoeur, qui en propose quatre :

- Le pouvoir de parler, qui ne se limite pas à la capacité de nommer les choses ;
- Le pouvoir sur l'action, soit faire arriver quelque chose intentionnellement ;
- Le pouvoir de raconter (et de se raconter), ce qui nécessite d'articuler personnages et intrigue (les motifs de l'action ou les causes des événements font partie de l'intrigue) ;
- Le pouvoir de rendre compte, ce qui peut être vu, en première approximation, comme la reconnaissance de la paternité de ses actes et qui ouvre vers la responsabilité, mais aussi la reconnaissance.

## Un retour sur le pouvoir d'agir en autonomie (ou agentivité)

Le choix des termes ne devrait pas introduire de la confusion. L'agentivité, dont nous avons fait un principe d'unité, dépasse la simple capacité, telle qu'évoquée précédemment. Les quatre capacités sont en fait inséparables et s'exercent plus ou moins simultanément face à tout choix qui se présente à nous.

Pour pouvoir délibérer sur le cours de l'action (définir le choix préférentiel), il faut exprimer les différentes options à évaluer, dans un contexte donné, établir des scénarios alternatifs (des intrigues ordonnées, cohérentes) et de juger les avantages et les coûts éventuels (pour soi et les autres) pour atteindre la fin recherchée.

L'agentivité est donc une méta-capacité, qui permet à l'agent de se constituer auteur de son action, par la parole, les actes, le récit et, finalement, en rendre compte ; nous pourrions ajouter la mémoire (accès aux expériences passées) et la promesse (capacité à formuler des projets et les réaliser)

L'autonomie signifie aussi une marge de manœuvre, cette indétermination qui doit aussi faire la place au principe de pluralité et qui se manifeste avec force dans les cas où la décision intervient en situation de fortes incertitudes.

## Agentivité et estime de soi

L'estime de soi a été posée comme déterminant de la santé et appartient au domaine psychosocial (revoir la définition). Quelle serait sa place dans une théorie de l'action, à visée pratique et éthique ?

D'abord rappelons que la Règle d'or nous interdit de concevoir toute personne comme un moyen pour arriver à quelque fin que ce soit (une forme de manipulation, d'exploitation).

Le pouvoir se fonde sur l'aptitude de l'humain à agir, mais aussi à agir de façon concertée. Ce pouvoir ne peut être vu comme une propriété individuelle ; il appartient à un groupe et continue à lui appartenir aussi longtemps que le groupe ne se divise pas.

Toute destruction du pouvoir d'agir (avec les souffrances que ceci peut engendrer) sera ressentie comme une perte de l'intégrité de soi et comme une atteinte de l'estime de soi, associée au disempowerment.

## Agentivité et estime de soi (suite)

Quelle que soit l'image que chacun se fait de la vie accomplie, ce couronnement est la fin ultime de son action.

L'individualisme méthodologique qui règne dans les champs social et politique, nous a conduit à considérer que l'estime de soi est une vertu solitaire. Pourtant, si l'estime de soi tire sa première signification de l'effort réflexif par lequel toute action, estimée bonne, se reporte sur son auteur, cette signification restera tronquée tant que nous occultons la nécessité d'introduire la référence à autrui, pour lui donné son sens complet. Le fait de s'évaluer doit aussi passer par une référence à d'autres que soi, capables-de...

Néanmoins, retenons que ce premier point d'appui de l'estime de soi repose sur le fait qu'en appréciant nos actions, on s'apprécie nécessairement soi-même. L'estime de soi est donc intimement liée à la perception de sa propre agentivité. C'est l'interprétation de soi, sur le plan éthique, qui devient estime de soi.

## Au delà de l'estime de soi, le souci de l'autre

Admettons, avec Paul Ricoeur, que l'estime de soi comme moment réflexif du souhait de « vie bonne » ne suffit pas. La sollicitude ajoute essentiellement la sensation du manque, qui fait que nous avons besoin d'amis ; par choc du retour de la sollicitude sur l'estime de soi, le soi s'aperçoit comme un autre parmi les autres.

Ceci confirme la primauté éthique du vivre ensemble sur les contraintes reliées, p.ex., au système juridique et à l'organisation de la politique, exercices du pouvoir qui peuvent donner lieu à des dérives vers la domination.

De la même façon, si les institutions peuvent être vues comme structures du vivre ensemble d'une communauté historique, elles ne sont pas réductibles aux relations interpersonnelles, mais restent pourtant reliées à elles en un sens remarquable. Les institutions coutumières en fournissent des exemples.

# Revenons dans le champ de la santé

Les contributions de  
l'épidémiologie sociale

# L'épidémiologie sociale a amené la santé publique dans le champs social

Les actions de santé publique reposent largement sur les travaux épidémiologiques. Ceux-ci suivent la tradition analytique, avec des variables dont les études vont chercher à établir la valeur « explicative » du phénomène visé, alors qu'elle n'établit que des corrélations.

Certes, en épidémiologie sociale, il y a eu importation de concepts sociologiques, comme la cohésion sociale ou le capital social. De nombreux travaux se réfèrent à des travaux sociologiques, mais comment établir la « légitimité » de cet import ?

Je propose ici que ces représentations de la réalité produite par l'épidémiologie analytique ne peuvent qu'être réductrices, offrant une compréhension partielle des phénomènes, en fonction de la valeur explicative des variables d'intérêt. Ceci enferme la santé publique dans l'approche étiologique linéaire et les expositions aux facteurs de risque, mais c'est les conséquences sur les politiques de santé qu'il nous faut interroger.

# Politiques de santé et déterminants de la santé

Les approches passant par les déterminants, associés à des milieux de vie, nous conduisent à accorder de l'importance à des champs plus vastes, multi-factoriels, multi-niveaux et qui correspondent à des réalités sociales ou socio-politiques complexes ;

En somme, c'est l'orchestration de l'action publique que nous mettons en cause ici, ainsi que son adéquation par rapport à une mise en mouvement de la société, à tous les niveaux, en faveur de la santé de tous ;

Commençons par poser deux questions :

- Peut-on considérer que le changement interviendra au travers d'injonctions, venues du haut, ciblant les comportements à risque, sans questionner les facteurs socio-politiques qui les rendent possibles ?
- Alors que la promotion de la santé figure dans les textes, peut-on soutenir des approches politiques qui reposent toujours sur le faire-pour et non le faire-avec, sous entendu les populations concernées ?



# Agir sur les déterminants sociaux de la santé

Depuis une bonne dizaine d'années nous constatons que les DSS occupent une place centrale dans les déclarations politiques, conduisant à accorder une priorité à la réduction des ISS ;

Notons qu'il est clairement stipulé dans les rapports de la CSDH de l'OMS, que les ISS ne reposent pas seulement sur les facteurs proximaux, associés à des groupes sociaux particuliers, mais bien aussi sur des facteurs « structureaux », qui les entretiennent ;

Dès lors, peut-on se contenter d'actions correctrices, accordant plus d'attention à des populations défavorisées, plutôt dans une logique d'assistanat, sans jamais chercher à comprendre les réalités sociales que vivent ces populations ? Dit autrement, en « révélant » les risques encourus, liés aux comportements défavorables pour la santé, on croit offrir la possibilité de faire des choix éclairés, mais est-ce que les populations concernées ont vraiment accès à ces choix (ce que suppose la RAT) ? Sommes-nous en mesure de faire prévaloir nos priorités qui seraient plus rationnelles) ?

## DSS et expériences de vie

Nous disposons aujourd'hui d'un cadre de pensée (les schémas conceptuels des déterminants) et de nombreuses données, descriptives et analytiques sur les ISS. Cependant, si nous nous interrogeons sur l'incorporation des structures sociales, par différents groupes sociaux, la formation de leur habitus et les habitudes acquises, peut-on un instant croire que le changement interviendrait en ciblant directement les comportements (culpabilisation), sans à aucun moment appeler à une refonte des champs et des règles qui les régissent ?

Nous avons appris à nous contenter des données produites par la santé publique, des indices de défaveur, des catégories socio-professionnelles, des distributions de revenus, des pyramides des âges, etc. En quoi ces données nous permettent de comprendre les réalités sociales vécues par les populations concernées (dans leur grande diversité), les sources de stress au quotidien, les facteurs qui affectent/orientent leurs choix et priorités ?

## Essayons de proposer quelques conclusions

D'abord posons-nous une série de questions :

Est-ce qu'une compréhension de ces phénomènes complexes (culturels, socio-politiques et sanitaires) peuvent être abordés par une seule discipline ?

Les diverses propositions, devenues parfois « vérités » élémentaires, doivent-elles être questionnées, de manière critique, voire radicale, sur l'Humain, sa Raison (intéressée ?) ou ses comportements, issus de cette rationalité calculatrice (deux champs auquel se limite l'économie...)

En quoi les principes d'unité (le pouvoir d'agir) et de pluralité devraient nous conduire à revisiter ces champs de forces (relationnels) que sont le social et le politique, dans lesquels on s'inscrit au quotidien comme à long terme et pour obtenir quoi ?

Sans réponses à ces questions, nous ne comprendrons pas la charte d'Ottawa, ni pourquoi la justice sociale concerne le champs de la santé, ni ce que pourrait être une humanité soutenable et résiliente !

## Quoi retenir de ce cours ?

Disons qu'il s'agit d'une tentative de **problématisation** de notions critiques, au travers de termes courant que tout un chacun croit connaître

Nous avons questionné le concept de **liberté**, si controversé aujourd'hui

**Justice et équité** viennent « contenir » cette liberté, dans la vie en société

C'est **la vision relationnelle de la société**, faite de rapports entre les groupes sociaux, auxquels chacun s'identifie

Dès lors, la finalité de nos interventions visent le rééquilibrage des rapports (de pouvoir), par le développement du pouvoir d'agir (collectif), ce qui ouvre à la **transformation sociale**